

Lieux de spiritualité féminine en Castille au XVe siècle

Dans le courant de la première moitié du XV^e siècle, *mosén* Fernando de la Torre, membre du patriciat de Burgos, composa un jeu de cartes pour la comtesse de Castañeda et indiqua, pour chacune des cartes, le poème qui devait y figurer ainsi que «les figures et histoires» que le peintre devait représenter au dessus des couplets. La première d'entre elles, correspondant à l'empereur, représenterait «comment madame la comtesse de Castañeda, richement vêtue, est à genoux écoutant la messe, et une naine lui donne un livre (...) et avec elle se trouve une dame d'honneur qui prie dans un livre»¹. Plus d'un demi-siècle plus tard, fray Hernando de Talavera, prieur du monastère hiéronymite du Prado de Valladolid, rédigea une petite oeuvre pour l'une de ses pénitentes, la comtesse de Benavente, afin qu'elle ordonnât sagement son temps: les dévotions devaient être nombreuses au cours de la journée et María Pacheco devait aussi consacrer un peu de son temps aux «leçons» et aux conversations avec de doctes personnes². Vers 1462-1464, le dominicain Juan López de Salamanca avait adressé une de ses oeuvres, consacrée à la vie de la Vierge, à la «très dévote noblesse» de la comtesse de Plasencia comme «passe-temps joyeux et plaisant»³. Dans sa vieillesse, Rodrigo Sánchez de Arávalo traça de sa «pieuse» mère un portrait, sans doute idéalisé, qui la présentait comme «aimant toute sainteté et honnêteté, et très dévote, et avide de vertu [qui] désirait grandement que je me

¹ María Jesús DIEZ GARRETAS, *La obra literaria de Fernando de la Torre*, Valladolid, 1983, 231: «La ystoria o figura del enperador ençima de las coplas ha de ser como la señora condessa de Castañeda está ricamente vestida e de rodillas oyendo missa, e una enana que le da un libro, e a sus espaldas un escudo de armas que son dos castillos e un león de los Enriques. E con ella una doncella rezando en un libro, e en sus espaldas otro escudo menor de las mesmas armas, salvo que tenga una barra atravessada, e con ella otra dueña rezando en unas cuentas».

² Fr. Hernando de TALAVERA, *Avisacion a la virtuosa y muy noble señora doña María Pacheco condessa de Benavente de como deve cada dia ordenar y ocupar para que expienda bien su tiempo*, Escorial, Ms. b.IV.26, f^o 1-28. Cf. Isabel BECEIRO PITA, «Los libros que pertenecieron a los condes de Benavente entre 1434 y 1530», *Hispania*, XLIII (1983), 256-257.

³ Fr. Juan LÓPEZ DE SALAMANCA, *Concepción y nascencia de la Virgen*, éd. par le P. Luis A. Getino, Madrid, 1924, 3: «... e mírelo vuestra alteza, y léalo una vez siquiera vuestra devotissima nobleza por deporte alegre y gozoso».

consacre aux sciences spirituelles»⁴. La «dévotion» apparaît ainsi comme l'une des premières exigences de la religiosité féminine. En 1411, Vincent Ferrier fustigeait les femmes de son auditoire en leur rappelant, à propos de la prière: «Et vous, mes filles, vous la dites quand vous vous faites les sourcils et vous maquillez? Ce n'est pas là une prière dévote, car vous devez vous agenouiller à terre et prier le Seigneur avec grande dévotion (...) Mais vous priez avec tant de mépris que vous ne vous agenouillez pas et vous n'élevez pas vos mains en haut»⁵.

Cette dévotion est bien sûr appuyée par des lectures, ainsi que le rappelait l'illustration de la carte de la comtesse de Castañeda, et parmi celles-ci les *Livres d'Heures* jouèrent indubitablement un grand rôle, qu'ils fussent originaires d'Espagne ou importés de France et des Flandres; en 1490, la «triste» Cecilia de Gurrea y de Cortes fit intervenir un notaire pour acquérir à Saragosse l'un de ces précieux livres qui offrait l'avantage supplémentaire d'avoir «une écriture très lisible»⁶. Les réflexions sur la mort connurent également une grande vogue au cours de la seconde moitié du siècle, depuis les *Artes moriendi* jusqu'aux *Danses macabres* qui furent rapidement traduites en langue vulgaire⁷, et que possédaient les femmes. En mai 1467, parmi les biens laissés par Catalina Vázquez de Villandrando au monastère de San Benito de Valladolid, figuraient «un livre qui s'appelle *Especulum anime* et un traité sur la mort, qui valent tous les deux cent maravédis»⁸.

⁴ Rodrigo, SÁNCHEZ DE AREVALO, alcaide del castillo de Sanctangelo, *Spejo de la vida humana*, Zaragoza, 1491 (rééd. fac-simil, Valencia, 1994), Prologue: «Ca la madre, como era amadora de toda sanctidad e honestidad, e muy devota e codiciosa de la virtud, desseava mucho que me diesse a las ciencias spirituales». Cf. Adeline RUCQUOI, «Rodrigo Sánchez de Arévalo y su madre», *Temas Medievales*, 6 (1996), 239-251.

⁵ Pedro M. CÁTEDRA, *Sermón, sociedad y literatura en la Edad Media. San Vicente Ferrer en Castilla (1411-1412)*, Valladolid, 1994, 287-288: «...E vos, mis fijas ¿dezídeslo quando vos fazedes las cejas e vos aytades? Esta non es oraçion devota, mas deveades fincar las rrodillas en tierra e con grant devoçion rogar al Señor (...) Antes fazedes la oraçion con tanto menospreçio que nin fincades las rrodillas nin alçades las manos en alto».

⁶ E. BERMEJO, «Libro de Horas de Alonso de Zúñiga», *A.E.A.*, XXX (1957), 1-20. F. TORRALBA, *Libros de Horas miniados conservados en Zaragoza*, Zaragoza, 1962. M. LÓPEZ SERRANO, *Libro de Horas de Isabel la Católica*, Madrid, 1969. Ana DOMÍNGUEZ, *Libros de Horas del siglo XV en la Biblioteca Nacional*, Madrid, 1979. María del Carmen GARCÍA HERRERO, *Las mujeres en Zaragoza en el siglo XV*, Zaragoza, Ayuntamiento, 1990, vol. 2, 295: «por agradarme la letra dellas que es muy legible».

⁷ Víctor INFANTES, *Las Danzas de la Muerte. Génesis y desarrollo de un género medieval (siglos XIII-XVII)*, Salamanca, 1997. ANÓNIMO, *Arte de bien morir y Breve confesionario (c.1479-1484)*, éd. par Francisco Gago Jover, Barcelona, 1999.

⁸ Archivo Histórico Nacional (A.H.N.), Madrid, Clero, legajo 7716, s.n. (Mayo 9, 1467): «... un libro que se llama especulum anime mas un tratado de la muerte que valen amos çient maravédis».

Prière et méditation constituent ainsi les deux pierres angulaires sur lesquelles doit se fonder la spiritualité féminine. Mais, existe-t-il un ou des lieux spécifiques, associés à la spiritualité, fussent-ils réels ou imaginaires? Y a-t-il des moments particuliers dans la journée pour s'y adonner? Prie-t-on mieux dans sa chambre ou à l'église pendant la messe? Dans un jardin ou en effectuant un pèlerinage? En s'adonnant aux oeuvres pieuses ou aux tâches auxquelles on ne peut échapper? Dans le siècle ou dans un monastère?

Pour tenter de répondre à la question des pratiques et lieux de spiritualité propres à la Castille du XV^e siècle, nous avons choisi de donner la parole aux femmes et, le cas échéant, de contraster celle-ci avec le discours masculin. Nombreuses sont en effet les femmes qui ont laissé le témoignage écrit de certaines de leurs dévotions, et le témoignage écrit ou oral de leurs expériences personnelles, et ce à une époque où fleurissait un débat littéraire et moral sur les vices ou les vertus des femmes.

Dès le début du XV^e siècle, Leonor López de Córdoba se présenta devant un notaire de Cordoue pour consigner une série de souvenirs personnels. Elle rappela qu'elle était de noble famille et fit le décompte des malheurs qui l'avaient accablée, depuis la défaite du roi Pierre I^{er} en 1369 jusqu'à la mort de son fils au cours d'une peste. Leonor López, qui fut pendant quelques années l'une des personnes les plus influentes de la cour de Castille, pendant la régence de Catherine de Lancaster, rédigea sans doute ce bref mémoire lorsqu'elle tomba en disgrâce⁹.

Au milieu du siècle, deux femmes écrivirent des oeuvres qui nous sont parvenues. A Burgos ou Tolède, dans un couvent de clarisses, Teresa de Cartagena, membre d'une illustre famille de *conversos* de Burgos qui donnait à l'époque au royaume divers évêques, un chroniqueur, un poète et de grands marchands, élaborait un *Bosquet des malades*, qu'elle fit suivre, à la demande de la noble Juana de Mendoza, d'un *Admiration operum Dei*. Dans la première de ces oeuvres, Teresa parlait de sa propre infirmité, la surdité, pour expliquer comment celle-ci était en fait un don de Dieu, la surdité physique étant une défense contre la cécité spirituelle. Dans la seconde, elle répondait à ceux qui s'étonnaient qu'une femme ait pu rédiger un tel traité, que la volonté de Dieu est toute-puissante et peut s'exprimer au travers des femmes comme des hommes¹⁰.

⁹ Reinaldo AYERBE-CHAUX, «Las memorias de doña Leonor López de Córdoba», *Journal of Hispanic Philology*, 2 (1977), 11-33. Clara ESTOW, «Leonor López de Córdoba: Portrait of a Medieval Courtier», *Fifteenth Century Studies*, 5 (1982), 23-46. Ronald E. SURTZ, *Writing Women in Late Medieval and Early Modern Spain. The Mothers of Saint Teresa of Avila*, Philadelphia, 1995, 42-43.

¹⁰ Teresa de CARTAGENA, *Arboleda de los enfermos y Admiration Operum Dei*, éd. par Lewis Joseph Hutton, Madrid, 1967 – Anejos del Boletín de la Real Academia Española, anejo XVI. Francisco CANTERA BURGOS, *Alvar García de Santa María y su familia de conversos. Historia*

A Madrid, la prieure du couvent des dominicaines de Santo Domingo el Real, Constanza de Castilla, d'origine royale, composait pour sa part un recueil de prières et de méditations, en partie en latin en partie en castillan, dont le thème central s'articulait autour de la vie et de la passion du Christ, en donnant un rôle proéminent à la Vierge Marie. Cette oeuvre, destinée à l'enseignement et à la méditation de ses soeurs en religion, se présente parfois comme un dialogue entre celles-ci et la Vierge, et s'achève sur une *Supplicatio in die mortis*¹¹.

En juillet 1490 mourut à Valence soeur Isabel de Villena, qui appartenait aussi à une vieille famille de la noblesse quoiqu'elle fût elle-même une enfant illégitime, et était prieure du monastère des franciscaines de la Trinité depuis 1463. Elle laissait derrière elle des sermons qui disparurent et un *Livre appelé Vita Christi* qui, en deux-cent-quatre-vingt-onze chapitres, relate, plus que la vie du Christ, celle de sa mère depuis l'annonce faite à Anne et Joachim jusqu'à l'Assomption; outre la large place qu'elle fit à Marie Madeleine dans son récit, Isabel de Villena proposa la passion du Christ et la compassion de la Vierge comme thèmes centraux de son oeuvre¹². L'année antérieure, en 1489, était morte à Tolède María de Ajofrín, qui avait vécu depuis l'âge de quinze ans dans un monastère de femmes recluses et avait bénéficié de stigmates et de visions, fidèlement annotées par son confesseur Juan de Corrales, prieur du monastère hiéronymite de La Sisla¹³.

Une vingtaine d'années plus tard, une autre religieuse, María de Santo Domingo, qui avait pris à dix-sept ans le voile chez les dominicaines, laissa un *Livre de la prière*, où elle racontait les visions dont elle avait bénéficié lors de transports mystiques, visions dans lesquelles Marie Madeleine jouait aussi un rôle prééminent. María de Santo Domingo fut traduite devant le tribunal de l'Inquisition, mais les témoignages en sa faveur lui valurent l'absolution¹⁴.

de la judería de Burgos y de sus conversos más egregios, Madrid, 1952, 536-558. DEYERMOND, Alan – «El convento de dolencias»: The Works of Teresa de Cartagena, in *Journal of Hispanic Philology*, 1 (1976), 19-29; Ronald E. SURTZ, *Writing Women in Late Medieval and Early Modern Spain. The Mothers of Saint Teresa of Avila*, 21-40.

¹¹ B.N. Madrid, Ms. 7495. Ana María HUÉLAMO SAN JOSÉ, «El Devocionario de la dominica sor Constanza», in *Boletín de la Asociación Española de Archiveros, Bibliotecarios, Museólogos y Documentalistas*, 42/2 (1992), 133-147; Ronald E. SURTZ, «Las Oras de los clavos de Constanza de Castilla», *Caballeros, monjas y maestros en la Edad Media*, México, 1996, 157-167; Ronald E. SURTZ, *Writing Women in Late Medieval and Early Modern Spain. The Mothers of Saint Teresa of Avila*, 41-67.

¹² Sor Isabel de VILLENA, *Llibre anomenat Vita Christi* (Valencia, 1497), éd. par R. Miquel i Planas, 3 vols., Barcelona, 1916-1918.

¹³ Escorial, Ms. ç.III.3, f° 193-231v. éd. par Sophie COUSSEMACKER, *L'Ordre de saint Jérôme en Espagne, 1373-1516*, Université de Paris X-Nanterre, 1994, manuscrite, vol. IV, 228-255. Ronald E. SURTZ, *Writing Women in Late Medieval and Early Modern Spain. The Mothers of Saint Teresa of Avila*, 68-84.

¹⁴ Sor María de SANTO DOMINGO, *Libro de la oración*, éd. par José Manuel Blecua, Madrid, 1948. Mary E. GILES, *The Book of Prayer of Sor María de Santo Domingo: A Study and*

Il nous a semblé intéressant de nous pencher sur ce *corpus* d'oeuvres dues à des plumes ou à des voix féminines afin d'y discerner la pratique et les lieux propres à la spiritualité, que ceux-ci aient été choisis comme tels par les auteurs elles-mêmes ou aient été attribués aux femmes qui parsèment leurs oeuvres.

Je priais chaque nuit

Que sont, pour une femme du XV^e siècle, la «spiritualité» et la «vie spirituelle»? En 1611, le *Tesoro de la Lengua* de Sebastián de Covarrubias définissait «spiritualité» comme «tout ce qui appartient à l'esprit» et ajoutait «Sens spirituel, vie spirituelle» avant de relier le mot au verbe «expirer», rendre l'âme. Le dictionnaire *Robert* définit actuellement le mot, à la fois comme «caractère de ce qui est spirituel, indépendant de la matière», et comme l'«ensemble de croyances, des exercices qui concernent la vie spirituelle» ou encore «attachement aux valeurs spirituelles». Des siècles de rivalité entre le pape et l'empereur donnèrent en outre à «spirituel» une valeur spécifique, le pape se voyant reconnaître le «pouvoir spirituel» face au pouvoir temporel des princes de ce monde. «Spiritualité» et «idéal ecclésiastique» se confondirent donc rapidement et la «vie spirituelle», plus que la vie de l'esprit, devint la vie de l'âme et se manifesta au travers de la dévotion, c'est-à-dire de pratiques religieuses.

La première d'entre elles est indubitablement la prière. «Je fis une prière à la Vierge sainte Marie de Bethléem pendant trente jours, je priais chaque nuit trois cents *Ave Maria* à genoux» raconte Leonor López de Córdoba qui attribuait à cette dévotion le fait d'avoir finalement obtenu la demeure qu'elle convoitait; la même Leonor avoue que, pendant une peste, elle faisait toutes les nuits «une prière que j'avais entendue, que faisait une religieuse devant un crucifix», afin que Dieu les protègeât, elle et les siens¹⁵. La jeune Inés, qui gardait les porcs près de Cubas quand la Vierge lui apparut le 3 mars 1449, «recommença à dire cinquante *Ave Maria* avec leur *Pater noster*, comme elle en avait l'habitude, et d'autres prières» immédiatement après cette première

Translation, 1990. Ronald E. SURTZ, «The «Sweet Melody» of Christ Blood: Musical Images in the Libro de la oración of Sister María de Santa Domingo», in *Mystics Quarterly*, 17 (1991), 94-101. Ronald E. SURTZ, *Writing Wokmen in Late Medieval and Early Modern Spain. The Mothers of Saint Teresa of Avila*, 85-103.

¹⁵ Reinaldo AYERBE-CHAUX, «Las memorias de doña Leonor López de Córdoba», *ob.cit.*, 21: «fice una oración a la Virgen santa María de Belén treinta días, cada noche rezaba trescientas Aves Marías de rodillas...»; 23: «... y yo facia una oración, que havia oydo que hacía una monja ante un crucifixo...».

apparition¹⁶. «Il semble certain que la prière soit le commencement de la réfection spirituelle», écrivait Teresa de Cartagena pour qui cette même prière était «le heurtoir» qui permettait de «frapper à la porte de la miséricorde de Dieu», l'occasion du dialogue avec Dieu; le malade et l'infirme en particulier «ne cessaient et ne devaient jamais cesser de parler à Dieu, soit en priant, soit en suppliant, soit en lui parlant, ou en louant ses bienfaits»¹⁷. Constanza de Castille intitula son traité «Prière» et s'adressa à de nombreuses reprises au Seigneur pour lui demander sa miséricorde, pour elle-même, pour son oeuvre et pour les âmes de ses parents défunts¹⁸. María de Ajofrín, à la fin du siècle, laissa le souvenir d'une femme qui «fut toujours très fervente dans la prière et l'amour du Seigneur, et pleura beaucoup de larmes de ses yeux avec de grands soupirs»¹⁹.

Dans le petit traité qu'il composa pour la comtesse de Benavente dont il était le confesseur, Hernando de Talavera indiqua que la journée devait être divisée en trois parties, dont une serait consacrée à Dieu. Les jours ayant vingt-quatre heures, Dieu avait droit à la dîme, soit presque deux heures et demie par jour qui devaient être utilisées «à son service et à sa louange, c'est-à-dire en prière muette ou à haute voix, et en la révérence et l'adoration du très saint sacrifice de l'autel qui est la sainte messe». Il précisa cependant que ce temps de prière ne devait pas être continu mais réparti en plusieurs moments de la journée «parce que l'attention et la dévotion, qui sont très profitables et nécessaires dans la prière, se perdent lorsque celle-ci est trop prolongée»²⁰. La comtesse devait

¹⁶ Gaspar CALVO MORALEJO, «Santa María de la Cruz» *Apariciones marianas en el siglo XV y nueva advocación de la Virgen*, in *Humanismo, Reforma y Teología. Cuadernos de Historia de la teología*, (Santiago de Compostela), 5 (1979), 5-21.

¹⁷ Teresa de CARTAGENA, *Arboleda de los enfermos y Admiración Operum Dei*, 56: «...De ser la oración propia aldava para llamar a la puerta de la misericordia de Dios, su mesma palabra lo declara, onde dize: «Qualquier cosa que orando pidierdes, creed que lo recibirés» (...) pues el Señor que nos conbida a çenar, ese mesmo nos conbida a orar. Bien paresçe que la oración comienço es de la espiritual resecion...; 93: «... Ca el doliente e aflito nunca çesan e deven çesar de hablar con Dios, quando orando, suplicando, quando de hablar con Dios, o confesando, o loando el beneficio suyo...»

¹⁸ B.N. Madrid, Ms. 7495, f° 1: «Esta oración que se sigue conpuso una soror de la orden de sancto domingo de los predicadores».

¹⁹ Escorial, Ms. ç.III.3, f° 194: «... et fue sienpre en la horaçion mui serviente e en el amor del señor derramando sienpre muchedunbre de lagrimas de sus ojos con muchos suspiros, teniendose por la mas pecadora e indigna de las mugeres...».

²⁰ Escorial, Ms. b.IV.26, f° 1-28: *Avisacion a la virtuosa y muy noble señora doña Maria Pacheco condessa de Benavente de como se deve cada dia ordenar y ocupar para que expianda bien su tiempo*; f° 15: «...De aquestas se deve dar el diezmo a nuestro señor: que son dos horas y quasi media. y estas se deven expender en su servicio y loor, conviene a saber en oracion vocal o mental, y en la reverencia y adoracion del sanctissimo sacrificio del altar, que es la sancta missa...[f°18] y aun es cosa razonable y quasi necessaria que la oracion no se haga toda juncta, porque la attention y devocion, que son mucho provechosas y necessarias en la oracion, pierden se quando es mucho prolongada. por lo qual nos aconsejan los sanctos que nuestras oraciones sean espessas y breves, y por consiguiente repartidas en vezes y no junctas en un tiempo...». Je remercie Isabel Beceiro qui a

ainsi, à son lever le matin, faire le signe de la croix et réciter le *Credo*, le *Pater noster* et l'*Ave Maria* «et d'autres prières» tout en s'habillant, assister à la messe, dire les heures de Notre Dame à prime, tierce, sexte et none, réciter après la sieste les vêpres, les complies de Notre Dame et les heures des défunts, dire matines et laudes avant le dîner, et enfin refaire avant de se coucher les mêmes prières qu'au lever²¹.

La prière est en premier lieu un dialogue avec Dieu, parfois par l'intermédiaire de la Vierge Marie, dans le but d'obtenir un bienfait quelconque. De la même manière que Leonor López de Córdoba priait pour obtenir une maison ou pour échapper à la peste, ou que Constanza de Castille demandait que les âmes de ses défunts fussent sauvées, la sainte Anne mise en scène par Isabel de Villena priait chez elle, emplie de la douleur de ne pas avoir conçu d'enfant, lorsque l'ange lui annonça la conception de la Vierge²². De la même manière, l'Anne, mère du futur prophète Samuel, alla en pèlerinage au temple avec son mari, selon Alvaro de Luna, pour prier Dieu de lui donner une descendance et promettant de lui consacrer l'enfant qui naîtrait²³. Juan López de Salamanca, dans le traité qu'il composa pour la comtesse de Plasencia vers 1460-1470, mit dans la bouche de la Vierge une réflexion sur la nécessité de s'agenouiller, afin de reconnaître et de louer Dieu qui, par son pouvoir a fait et peut défaire, de louer son savoir et sa bonté, et afin de lui demander «qu'il te défende de tout ennemi, car il peut te défendre»²⁴. Il peut aussi arriver qu'une demande non formulée soit exaucée en raison des prières et de la foi de celle qui bénéficiera du miracle; selon Alvaro de Luna, Constance, fille de l'empereur Constantin,

eu la gentillesse de me fournir une copie de ce texte, qu'elle mentionne dans son article «*Los libros que pertenecieron a los condes de Benavente entre 1434 y 1530*», in *Hispania*, 43 (1983), 237-280.

²¹ Escorial, Ms. b.IV.26, f°23-27.

²² Sor Isabel de VILLENA, *Llibre anomenat Vita Christi*, t.I, 17: «El angel soptosament fon a la posada de Anna, la qual troba en oracio ab molt dolor e plor, e dix li: «*Dominus misit me ad te, quem dilexisti mente et puro corde*». Volent dir: «Anna, hajau goig infinit e dexau de plorar; ca lo Senyor qui vos amau de pensa e cor me tramet a vos...»

²³ Alvaro de LUNA, *Libro de las virtuosas e claras mujeres*, Madrid, 1891, 65: «... este buen varón Elcana e la dicha Ana su mujer fueron en romería al dicho templo de Silo por adorar e sacrificar a Dios, con grande lloro, suplicándole muy devotamente que le diesse generación, al qual fizo voto, diciendo assi: «Señor Dios de las virtudes, si tú acatares la aflicción de la tu sierva e te membraras de mí dándome fijo varón, yo lo daré para servicio tuyo todos los dias de la su vida», e como ella se detobiesse mucho, orando a Dios, meneando los lavios e fablando entre sí mesma...».

²⁴ Fr. Juan LÓPEZ DE SALAMANCA, *Concepcion y nascencia de la Virgen*, ob.cit., 106-107: «...Pues tú trabajarás de poner tus rodillas delante del, conociéndole por Dios tuyo, loándole su poder con el cual te fizo y te puede desfazer. E pídele que te defienda de todo contrario tuyo, pues te puede defender (...) y loarás su saber, al cual no podrás foir ni te te puedes asconder (...) E loarás la su bondad, por la cual sola perdona al que le ofende, si lo llama en verdat. E decirle has: «*Los delitos de la niñez y negligencias de la sanguina y mi tierna mocedad, buen Señor, no las acuerdes, más acuérdate de mí según la tu piedad*...».

lépreuse, se rendit sur la tombe de sainte Inés et y pria avant de s'endormir, de voir la sainte lui apparaître en songe et d'apprendre que si elle avait la foi elle serait guérie²⁵. Personnage de roman, la Topacia de *Flores y Blancaflor* accompagnait ses incessantes prières d'aumônes, de dons de messes, de dots pour des orphelines afin d'obtenir une descendance²⁶.

Mais la prière peut être aussi une simple méditation, une contemplation de l'oeuvre divine. Dans sa jeunesse, la Vierge Marie d'Isabel de Villena passait une grande partie de son temps en prières:

«...Occupavas la dita Senyora en continua oracio, ca sovint la trobava la sua mare ab les mans plegades, los ulls levats al cel, mostrant en lo seu gest *quia in Domino delectabatur et angelica fruebatur dulcedine* ca lo seu spirit se adelitava toto en lo Senyor, e asaboria e sentia la dolçor divina qui es repos e delit dels sancts angels. En les hores de mati e de vespre se exercitava sa senyoria en la pus alta contemplacio (...) car de vespre ella pensava e contemplava les miserias e dolors de natura humana...»²⁷.

Cette contemplation de l'oeuvre divine, qui s'obtient par la prière et conduit la Vierge à accepter le dessein divin, et María de Ajofrin à des transports mystiques accompagnés de visions²⁸, s'appuie souvent sur des supports précis. Dans le cas de María de Ajofrin, les «images peintes» jouent un rôle primordial: ses visions apparaissent lorsqu'elle contemple «une Véronique qu'elle avait, peinte dans un livre», lorsqu'elle se retire «dans une retraite, qui est endroit très retiré, où se trouvent des images anciennes», lorsqu'elle prie devant une représentation de sainte Catherine, lorsqu'elle médite devant une statue de l'enfant Jésus, et elle est stigmatisée un jour où elle priait dans sa chambre à genoux devant «une image d'un crucifix qui était là peint sur une feuille de papier»²⁹. Leonor López de Córdoba avait adopté la prière que faisait une religieuse «devant un crucifix». En 1419, Gracia Pérez d'Escatrón fit réaliser par un peintre de Saragosse un rétable «de la figure et des histoires de la

²⁵ Alvaro de LUNA, *Libro de las virtuosas e claras mujeres*, 291: «... e assimesmo Constanza, virgen, fixa de Constantino, la qual era trabajada de desaventurada dolencia de lepra, en oyendo esta visión, fue a su sepultura e, orando allí, se adormeció e vió, estando dada al sueño, a Inés que la dijo: «Si creyeres sin duda en Jesuchristo abrás salud», la qual voz oyda la virgen despertó, e se falló sana de aquella enfermedad, e recibió el bautismo, e fizo labrar una iglesia sobre la sepultura de Inés...».

²⁶ Nieves BARANDA & Victor INFANTES, (éd.) – *Narrativa popular de la Edad Media. La Doncella Teodor. Flores y Blancaflor. Paris y Viana*, Madrid, 1995, 91.

²⁷ Sor Isabel de VILLENA, *Llibre anomenat Vita Christi*, t.I, 25-26.

²⁸ Escorial, Ms. ç.III.3, f°216v-217: «... estando esta bendita virgen en el oratorio rezando sus oraciones en la noche de la fiesta de santa Caterina, en la qual tiene mui grande amor, y como con atencion estuviesses de rodillas delante de la su imagen, y la capilla estuviesses oscura, supitamente apareció mui gran claridad y alunbro a la virgen Caterina y al niño Ihesus que estava pintado como ponía el anillo de su dedo a la virgen santa Caterina...»

²⁹ Escorial, Ms. ç.III.3, f° 198v, 212v, 216v, 217-217v et 203v.

Vierge Marie», pour lesquelles elle remit à l'artiste un livret où étaient détaillées les scènes qu'elle désirait voir représentées³⁰.

Mais, plus encore que les représentations picturales, le livre et la lecture, ou «leçon», font aussi partie des supports qui aident la méditation et, donc, la vie spirituelle. Dans le petit traité qu'il rédigea vers 1487 sur «Comment doivent vivre les religieuses de saint Bernard dans leurs monastères d'Avila», Hernando de Talavera consacra un long chapitre à la lecture pieuse: «Mucho y más que mucho aprovecha, devotas hijas, la santa lección para adquirir y conservar la devoción, y para que por ella seáis avisadas de todo lo que conviene para la vuestra salvación, por eso amad la lección y dad vos a ella cuanto más pudieredes»³¹.

La «sainte leçon» que recommandait chaudement l'évêque d'Avila consistait en la lecture, durant les repas de la communauté, par une des soeurs «qui sachent plus et lisent le mieux et avec le plus de grâce et la meilleure voix», d'un texte en langue vulgaire tiré des Évangiles, des «cinq livres de Salomon», des vies de saints, des *Moralia* et des *Dialogues* de Grégoire le Grand, de la Vie de Jésus-Christ d'Eiximenis, de la Règle et d'épîtres de saint Jérôme, du traité adressée par saint Bernard «à sa sainte soeur Florentine», de certaines oeuvres de saint Augustin, du *Miroir des Laïcs* «et d'autres livres dévots et profitables». Mais les soeurs qui savaient lire devaient en outre avoir un livre particulier avec elles pour occuper leurs loisirs et, le cas échéant, devait le lire à celles qui ne pourraient le faire par elles-mêmes.

Juan López de Salamanca, qui se présente comme un «frère mendiant et prêcheur», laissant de côté sa qualité de maître en théologie, offrit son ouvrage sur la Vierge à la comtesse Leonor Pimentel afin que «le voie et le lise, ne serait-ce qu'une fois, votre très dévote noblesse, comme passetemps joyeux et plaisant, en parlant à part avec la Mère du Très Glorieux»³². Dans l'*Avisacion* rédigée pour la comtesse de Benavente, Hernando de Talavera signala également que sa pénitente devait prendre le temps «de lire ou entendre une leçon, et communiquer de temps en temps avec des personnes doctes et

³⁰ María del Carmen GARCÍA HERRERO, *Las mujeres en Zaragoza en el siglo XV*, vol.2, 125-126; l'artisan s'engage à «...fazer un retaulo (...) de la figura e istorias de la Virgen Maria, e de las istorias posadas en un Memorial a mi livrado (...) de buenas colores finas e de buen oro fino». Le *Memorial* qui figure à la suite décrit dix-sept scènes depuis l'annonce à Joachim jusqu'à l'Assomption, qui devaient entourer le Couronnement de la Vierge surmonté du Jugement Dernier.

³¹ Olegario GONZÁLEZ HERNÁNDEZ, «Fray Hernando de Talavera. Un aspecto nuevo de su personalidad», in *Hispania Sacra*, 13 (1960), 143-174.

³² Fr. Juan LÓPEZ DE SALAMANCA, *Concepcion y nascencia de la Virgen*, 3 : «Pues resciba la potentissima diestra de vuestra excelente señoría el párvulo y pobre presente de las humildes manos del fraile mendigo y predicador, e mirelo vuestra alteza y léalo, una vez siquiera, vuestra devotissima nobleza por deporte alegre y gozoso, fablando en el retrete con la Madre del Gloriosísimo...».

spirituelles» et que, le soir, dans son lit avant de dormir, il convenait qu'elle lise «une bonne leçon qui donne à votre noble âme un avis et une joie spirituelle»³³. De la même manière, la réflexion que Constanza de Castille avait élaborée sur les clous qui transpercèrent à la fois le Christ et sa mère était destinée à l'édification de ses soeurs en religion³⁴. Parmi les biens que laissa Elfa de Gurrea à sa mort, en 1446 à Saragosse, figurent «un bréviaire en papier, vieux; *item* un psautier avec le commun et d'autres histoires, en parchemin écrit; *item*, des heures de sainte Marie et de *defunctis* écrites en parchemin»³⁵. Des soixante-et-onze livres qui furent inventoriés après la mort de la reine d'Aragon, Marie de Castille, en 1458, cinquante-neuf étaient des oeuvres de piété ou de morale parmi lesquels figurent diverses vies de saintes (sainte Élisabeth, sainte Radegonde, sainte Catherine de Sienne) et les oeuvres d'Angela de Foligno³⁶.

La prière et la méditation sont donc les deux piliers de la dévotion féminine, les deux soutiens de la spiritualité. Mais où se pratiquent ces oraisons? Où voit-on des images? Où lit-on les vies de la Vierge, des saints, de «sainte» Judith ou de Marie-Madeleine?

Seule, je me retire dans ma cellule

Indubitablement, le premier lieu favorable à la méditation spirituelle est, pour les femmes, un lieu retiré. Il peut s'agir d'une pièce à part dans la maison, d'une chapelle particulière pour celles qui en disposent, ou, dans les couvents, de la cellule personnelle.

Teresa de Cartagena commençait ainsi par comparer son infirmité, qui la séparait du reste des mortels, à une île sur laquelle elle se trouverait exilée et isolée:

«Gran tienpo ha, virtuosa señora, que la niebla de tristeza temporal e humana cubrió los términos de mi bevir e con un espeso torbellino de angustiosas pasyones me llevó a una ynsula que se llama «Oprobrium hominum et abiecio plebis» donde tantos años ha que en ella bivo, si vida llamar se puede, jamás pude yo ver persona que que endereçase mis pies por la carrera de paz, nin me mostrase camino por donde pudiese llegar a poblado de plazerer. Asy que en este exillyo e tenebroso destierro, más sepultada que morada me

³³ Escorial, Ms. b.IV.26, f°18: «...para vuestra avisacion, deveis expender algo en leer o oyr lecion, y en comunicar algunas vezes con personas doctas y spirituales que vos puedan avisar e inflamar de como vos aveis de salvar...»; f° 26: «... y procurad de vos dormir leyendo buena lection que a vuestra noble anima de buena avisacion y spiritual alegria...».

³⁴ Ronald E. SURTZ, «Las *Oras de los clavos* de Constanza de Castilla», *ob.cit.*

³⁵ María del Carmen GARCÍA HERRERO, *Las mujeres en Zaragoza en el siglo XV*, vol.1, 113.

³⁶ *Inventari dels llibres de la senyora donna Maria, reina de les Sicilies e de Aragó*, Madrid, 1872; rééd. fac-simil, Valencia, 1992.

sintiendo, plogo a la misericordia del muy Altysimo alunbrarme con la luzerna de su piadosa gracia»³⁷.

Mais elle ajoutait immédiatement que cette île était «une demeure bonne et salutaire pour moi», précisément à cause de la solitude qu'elle entraînait, «car selon la qualité de ma passion, si vous regardez bien, vous me verrez plus seule en compagnie de beaucoup que lorsque, seule, je me retire dans ma cellule»³⁸. Dans son *Admiration des oeuvres de Dieu*, où elle répond aux détracteurs qui s'étonnent qu'une femme ait pu écrire un traité de méditation, elle établit clairement la séparation entre les deux sexes. Le propre des hommes est de «conserver et garder les choses du dehors», ce qui implique gagner des biens, gouverner et défendre leurs terres, leurs maisons et les leurs; le propre des femmes est, «grâce à leur industrie et travail et occupations domestiques et délicates», de donner force, vigueur et appui aux hommes afin que se maintienne la nature humaine. Les femmes, pour Teresa de Cartagena, ne peuvent accomplir leur mission qu'en étant «recluses ou enfermées à l'intérieur de leur maison»³⁹.

Il ne faudrait cependant pas tirer de cette observation de Teresa de Cartagena l'idée d'une soumission aveugle de celle-ci à un discours masculin dominant qui tendrait à l'«enfermement» des femmes. Car, pour elle, les biens spirituels que Dieu accorde n'apparaissent jamais clairement, ils sont «inclus et comme cachés». A partir d'une comparaison avec les femmes qui préfèrent sortir de chez elles et passer leur temps dans d'autres maisons plutôt que de s'occuper de leur propre demeure, ce qui va en détriment de celle-ci, Teresa de Cartagena indique qu'il en va de même lorsque la pensée – *entendimiento* – «abandonne souvent sa propre demeure, qui est l'étude intérieure de la cogitation secrète au sein des parois du coeur», ce qui a pour conséquence que la valeur de son patrimoine, l'âme, diminue. Et, comme les femmes qui ont passé la journée dehors et doivent rentrer chez elles la nuit venue n'ont pas le temps de s'occuper des tâches domestiques, l'entendement qui se serait consacré à des mondanités et des futilités extérieures n'aurait pas le temps, la nuit, de s'adonner à des tâches spirituelles:

«... E paresçe acaesçer al entendimiento, memoria y voluntad lo que acaesçe a algunas mugeres comunes que salen de su casa a menudo e andan vagando por casas ajenas, las quales, por esta mala costunbre, se fazen asy nignigentes e perezosas en el exerçio fimíneo e obras domésticas e caseril, que

³⁷ Teresa de CARTAGENA, *Arboleda de los enfermos y Admiración Operum Dei*, 37.

³⁸ *Ibidem*, 39.

³⁹ *Ibidem*, 117-118: «...solamente estando ynclusas o ençercadas dentro en su casa, con su yndustria e trabajo e obras domésticas e delicadas, dan fuerça e vigor e sin dubda non pqueño subsidio a los varones».

ellas por esto no valen más e su hazienda e casa valen menos. Por consiguiente paresçe acaesçer al entendimiento quando desanpara e dexa mucho a menudo su propia casa, que es el estudio ynterior de la secreta cogitaçion dentro de las paredes del coraçon; ca asy como las henbras estando ynclusas dentro de las puertas de su casa se exerçen en sus propios e onestos ofiçios, asy el entendimiento, retraydo de las cosas de fuera y ençerrado dentro de las puertas de la secreta cogitaçion, se exerçe con más vigor en su propio ofiçio. Mas aquel entendimiento que anda vagando fuera de la posada o estudio ynterior e se enbuelve mucho a menudo en las negoçiaçiones mundanas, él por esta causa no vale mas, e su hazienda que es el ánima vale menos. E asy como la mujer andariaga es costreñida de tornar a su casa por el açercamiento de la noche, mas viene tan escandalizada e mal bezada a trabajar que hese poco de tienpo que le queda no se puede exerçitar en cosa que convenga al bien suyo ni al provecho de su casa, a bien asy acaesçe al entendimiento, ca la ora que los sentidos se recogen e apartan de sus trabajos por el acostamiento de la noche, en la qual es fecho sylençio a todo negoçio e tracto foraño, el entendimiento asy como costreñido de nesçesidad es compelido de acoger a su propia casa, que es la cogitaçion secreta e soliloquio de su ynterior pensamiento. Pero viene asy alterado, escandalizado de la oçiosidad del dia, que el sosiego de la noche no le puede aprovechar, ni puede entender en cosa que convenga al bien suyo e provecho de su mal regida casa e hazienda, que es la salud espiritual. Pues para quel entendimiento entienda de reposo e asiento en lo que conviene al bien suyo e al provecho de su hazienda, que es la salud del ánima, nesçesario es que asosiegue y esté quedo en la ya dicha su posada...»⁴⁰.

L'intérieur de la demeure et le for intérieur sont donc assimilés et assimilables. La maison est, symboliquement et métaphoriquement, le lieu privilégié de la vie spirituelle, dans la mesure où elle permet de s'éloigner du bruit et des «affaires du monde». Elle est le lieu de la solitude. Elle est ce «vase clos» qu'est la Vierge, dans laquelle le Fils de Dieu s'est incarné, ainsi que le dit Constanza de Castille⁴¹ et que le glose longuement le maître de l'université de Salamanque Alfonso de Madrigal⁴².

⁴⁰ *Ibidem*, 129 et 138-139.

⁴¹ B.N. Madrid, Ms. 7495, f^o 75v: «Señora Santa María, madre de Dios, reina de los ángeles, abogada de los pecadores, misericordia te demando por el muy grant gozo que tú reçebiste quando el Verbo de Dios desçendió del cielo e se ençerró en tus santas entrañas e d'ellas tomó vestidura de omne en su propia virtud por salvar a nos...».

⁴² Alfonso, FERNÁNDEZ de MADRIGAL, el TOSTADO, *Las çinco figuratas paradoxas*, éd. par Carmen Parrilla, Alcalá de Henares, 1998, chap. 20 «Cómo la señora Virgen fue vaso de toda linpieza e non ovo en Ella peccado alguno»; chap. 21 «Cómo la señora Virgen fue vaso de todas virtiudes theológica set morales et de todas las graçias»; chap. 31 «Cómo la señora Virgen fue vaso çerrado. Et de doss aberturas contrarias a la virginidad», etc.

Murs de la maison et murs du cœur protègent de tout ce qui pourrait détourner la femme de ses véritables tâches, travaux domestiques ou prières à Dieu. Au sein de la maison, le lieu de prière, l'oratoire retiré est le seul endroit qui lui appartienne véritablement, qu'elle ne partage avec personne et où, dans l'«aimable solitude» dont parle Teresa de Cartagena, elle peut prier, lire, méditer, être seule face au Christ ou à la Vierge Marie. Vers 1462-1464, Juan López de Salamanca mettait dans la bouche de la comtesse de Plasencia l'injonction à ses parentes et égales de «ne plus la fatiguer avec leurs conversations mondaines», à ses servantes de ne plus «l'accabler de conseils profanes», car elle voulait écouter ce que lui dirait la Vierge et parler avec elle⁴³. Hernando de Talavera précisa à la comtesse de Benavente, dans l'emploi du temps très strict qu'il lui conseillait de suivre, de se rendre après la sieste dans un lieu très retiré, le plus éloigné des bruits qu'il se pourrait, un oratoire où prier, et de se retirer à nouveau dans son oratoire avant le dîner pour y réciter les matines et les laudes⁴⁴. Dans les années 1480, la visionnaire María la Pobre de Tolède, revenue de la cour des Rois Catholiques où ses dons l'avaient menée, choisit de vivre dans l'hôpital de la Miséricorde de sa ville, dans une minuscule cellule qui «ressemblait plus à la sépulture d'un mort qu'à la demeure d'un vivant»⁴⁵.

La cellule est, pour celles qui ont choisi la vie religieuse, l'équivalent de la maison dans laquelle se retirer une fois accomplies les tâches habituelles de la communauté. La vie de la Vierge qu'Isabel de Villena donna en exemple aux franciscaines de son couvent de Valence insiste sur le fait que la future mère du Christ passa sa jeunesse au Temple et que là, la matrone qui s'occupait des jeunes filles vouées à la vie religieuse, lui avait assigné «une petite cellule très retirée où sa seigneurie pouvait prier secrètement»⁴⁶. Une fois sortie du temple,

⁴³ Fr. Juan LÓPEZ DE SALAMANCA, *Concepción y nascencia de la Virgen*, 4: «Parientas más ni otras señoras de mi estado, ya non me fatiguen con sus fablillas mundanas; oiré las dulces departiciones de la Madre del mi Criador. Ni me ocupen las dueñas de mi palacio con sus consejuelas profanas; escucharé las muy sabrosas razones de la Genitrix de mi Redentor. Ni me empidan las doncellas e otras de mi estado con patrañuelas vacías e vanas; entenderé en las provechosas y útiles enformaciones de la Criante del mi Salvador».

⁴⁴ Escorial, Ms. b.IV.26, f° 25-26: «... Despertada del sueño a las dos despues de mediodia, deveis luego rezar biesperas y cumpletas de nuestra señora y las horas de defunctos si bastare la devocion, todo esto en un retrete. el mas quito de ruido que pudierdes aver; en el qual este vuestro oratorio tan limpio y tan compuesto que cada que en el entrades vos de consolacion y combide a devocion (...) Vuestra cena sea a las siete o a las ocho quando mas; y antes media hora vos retrahed al oratorio a rezar los matines y laudes de nuestra señora...»

⁴⁵ Ángela MUÑOZ FERNÁNDEZ, *Beatas y santas neocastellanas: Ambivalencias de la religión y políticas correctoras del poder (siglos XIV-XVII)*, Madrid, 1994, 113-114.

⁴⁶ Sor Isabel de VILLENA, *Llibre anomenat Vita Christi*, t.I, 52: «...E. coneixent la grandissima sanctedat sua, e que ja en aquella tendra edat usava de perfecta discrecio, asignali una celleta molt apartada hon sa senyoria pogues orar secretament...».

Marie vécut avec Joseph et l'ange Gabriel vint lui annoncer sa conception dans «une chambre où la Dame était seule»⁴⁷. A la fin de sa vie, après la résurrection du Christ et la Pentecôte, c'est dans une petite maison, et même une petite cellule à proximité d'une église, que la Vierge se retira:

«... Com, partits los sancts apostols, la mare de Deu stigue en una caseta, e amb devocio hoyo tots jorns missa (...) Resta la senyora apres la partida del apostols en una celleta molt prop del cenacle, hon se era retreta par apartarse del gran brogit de la multitud de aquells que cada dia venien a la conversio de christianisme (...) E acabada de hoir la missa, sa senyoria tornava en la sua celleta; e aqui, tornant a ruminar lo que en la missa havia sentit dels divinals secrets, et continuant sus devotissimes contemplacions...»⁴⁸

Au sein de la maison ou du couvent, la cellule ou l'appartement retiré ne sont pas les seuls lieux de spiritualité puisque la maison est métaphoriquement la demeure de l'âme. María de Ajofrín qui, selon son confesseur, «vécut et mourut dans le monastère de la maison de doña María García, dans la ville de Tolède»⁴⁹, avait pour habitude de parcourir de long en large le monastère en priant, lorsqu'elle ne dormait pas⁵⁰, manifestant ainsi physiquement l'inquiétude de son âme. Ses pas la menaient parfois à la cave, «la où on gardait de temps en temps le bois à brûler», parfois à la terrasse d'où elle levait les yeux au ciel⁵¹. C'est souvent au cours de ces pérégrinations à la fois spirituelles et matérielles que María bénéficiait de visions ou obtenait certains bienfaits grâce à la prière.

La vie spirituelle a donc pour lieu privilégié l'intimité de la maison, le secret du for intérieur. Les sorties ne peuvent être que rares et obéissent à des

⁴⁷ *Ibidem*, t.I, 113: «... Veniant lo excellent embaxador sanct Gabriel, trames per lo Pare eternal, entre dins la cambra hon la Senyora era sola...».

⁴⁸ *Ibidem*, t.III, 301-302.

⁴⁹ Ángela MUÑOZ FERNÁNDEZ, *Beatas y santas neocastellanas: Ambivalencias de la religión y políticas correctoras del poder (siglos XIV-XVII)*, 97-108, relate la vie de María García qui fonda son «monastère» au cours du dernier tiers du XIV^e siècle dans la mouvance spirituelle des hiéronymites et bénéficia de visions et de miracles.

⁵⁰ Escorial, Ms. ç.III.3, f^o 195: «... Sabado santo, vispera de la zurreccion del señor, como dezease mui mucho recibir el sacramento de la santa eucaristia, toda la noche de la fiesta no durmio ninguna cosa; antes se anduvo por toda la casa, de lugar en lugar, llorando y orando al señor y demandando la linpieza y aparexo para rezebir tan alto sacramento...»; f^o 199v: «... Como de las cosas suso dichas su corazon estuviese mui turbado, sentiase mui affligida y quebrantada, y andava de lugar en lugar por toda la casa, y no pudiendo hallar lugar de consolation...».

⁵¹ Escorial, Ms. ç.III.3, f^o 199v-200: «... Y metiose en un sotano a do algunas vezes ponien la leña, y asentose mui affligida, y arrimose a una pared...»; f^o 212v: «...estando todas durmiendo, se levanto que ninguna lo sintio, y subiose a un terrado desde donde le parescia el rrio, y estando el cielo estrellado bendixo el rrio...»; f^o 213v: «...Y en las otavas de la Pascua florida, que fue en el mes de março de ochenta y seis, ella se levanto de mañana y se subio en un terrado en la casa, a do morava doña Maria García. E ronpiendo el alva, se puso alli en oration, y vio una nuves mui coloradas que corrian por el cielo hazia oriente...».

motifs spécifiques. Constanza de Castille, au nom des soeurs de son monastère, s'adressa à la Vierge en lui demandant pourquoi, le jour du supplice de son fils, elle n'était pas restée chez elle enfermée et avait préféré «sortir dans la ville» et aller jusqu'à «cet épouvantable endroit, le mont du Calvaire». Elle en concluait que ce renversement des coutumes et conditions ne pouvait qu'être attribué à l'amour qu'elle portait à son fils et au désir qu'il ne souffrît pas de son absence⁵².

Dans le *Livre des vertueuses et illustres femmes* qu'il composa en 1446, le connétable de Castille Alvaro de Luna reprenait le thème de la réclusion volontaire comme caractéristique de la bonne vie, et la «sortie» de la demeure comme un fait exceptionnel que seule une action extraordinaire peut motiver. Judith est ainsi présentée comme une jeune femme de noble famille qui, devenue veuve, «s'enferma dans un appartement de sa maison, au plus haut de celle-ci, et elle y vivait secrètement et retirée avec ses servantes, portant un cilice et menant une vie très austère»⁵³. Elle ne quittera cette retraite que pour sauver Israël en tuant Holoferne. La reine de Saba, pour sa part, n'abandonna son royaume et ne se mit en route, affrontant «les grands dangers et les peines et les longs chemins», que parce qu'elle désirait apprendre la sagesse que possédait le roi Salomon; Alvaro de Luna loue chez elle cette soif de sagesse qui, dit-il, «apparaît chez les hommes très illustres, qui vont en pèlerinant de par le monde» comme Pythagore ou Platon⁵⁴. Dans le récit que fait Isabel de Villena de la visite que Marie rendit à sa cousine Élisabeth, elle lui donne comme compagnie Humilité et Pauvreté et place devant elle «sainte Pudeur» qui

⁵² B.N. Madrid, Ms. 7495, f°66-66v: «Queremos saber por qué aquel día qu'el fijo tuyo padescía, recibiendo tan cruel muerte, non estoviste en casa encerrada mas saliste a la çibdat toda escandalizada e turbada e fueste a aquel espantable lugar, Monte de Calvarie. En como las costunbre tuya non fuesse de ver los omnes muertes crucificados nin aforcados, ¿por qué'l temor que a las mugeres retraen, a ti non detovo aquel día de ver tan grandes crueldades, señaladamente en el fijo tuyo? ¿Por qué, Señora, la tu linpia virginidad non te detuvo? (...) Sentimos, Señora, e piadosamente creemos aquel día las costunbres e condiciones ser mudadas por amor natural del tu fijo e el tu corazón ser agenado de ti, puesto totalmente en medio de tantos oprobrios, denuostos, tormentos e dolores intensos, los cuales tú, Señora, en espíritu conosciste el tu fijo padecederó. E por ende tú fueste constrenida a salir de tu casa e ser presente a tantos dolores por que la tu ausencia non acrecentase penas e dolores al tu fijo mucho amado, e aun por que a tí non fallestiese martirio».

⁵³ Alvaro de LUNA, *Libro de las virtuosas e claras mugeres*, 43: «... despues que su marido murió, aunque quedó muy moza, ella se encerró en un apartamiento de su casa en lo más alto della, en él estaba secreta e apartadamente con sus doncellas, trahiendo consigo un silicio e haciendo vida muy áspera...»

⁵⁴ *Ibidem*, 58-63; 59: «Esta reyna de Sabbá (...) aviendo gran deseo de aprender sabiduria, con gran fortaleza de corazón, poniéndose a los grandes peligros e a los trabajos e luengos caminos, dejó su reyno e su tierra e señorío, e vino de tierra muy lueña al dicho rey Salomón a la ciudad de Jerusalén...».

la mènerait par des chemins écartés «afin que sa seigneurie ne fût pas vue par les gens»⁵⁵.

La surdité était la cellule dans laquelle Teresa de Cartagena serait enfermée pour le reste de sa vie. La maladie, et donc le lit, furent, pour María de Ajofrín, l'un des lieux où elle exerça également sa vie spirituelle. Les souffrances alors subies permettaient une identification avec celles de Marie au pied de la Croix, et incitaient à la prière.

Mais, s'il est vrai que la cellule et la chambre secrète devaient favoriser cette prière, ce dialogue avec Dieu ou avec la Vierge que recommandaient toutes les oeuvres de méditation, il est un autre lieu où la femme pouvait aussi et devait prier, l'  glise. A la fin de sa vie, la Vierge d'Isabel de Villena, nous l'avons vu, divisait son temps entre la méditation dans sa maison et la messe à l'  glise proche.

Elle se retrouva dans une   glise

L'  glise est, pour la plupart des femmes, le lieu de prière préféré. Contrairement à la cellule, elle est l'endroit de la prière collective, de l'office divin que partage la communauté, du rassemblement. María de Ajofrín avait l'habitude de rester seule dans le choeur pour prier et, lorsque sa maladie l'empêchait d'assister à l'office, de se lever de son lit pour s'agenouiller et prier au moment de l'  l  vation⁵⁶. C'est à l'  glise aussi que Leonor López de Córdoba avait l'habitude de prier afin que la Vierge lui conc  d  t la maison qu'elle désirait. Outre la messe, à laquelle elle accompagnait sa tante, Leonor avait été trente jours de suite à matines, déchaussée, afin de dire soixante-trois fois une petite prière qu'elle faisait suivre de soixante-six *Ave Maria*⁵⁷. Les témoins qui

⁵⁵ Sor Isabel de VILLENA, *Llibre anomenat Vita Christi*, t.I, 252: «... E axi, ixque la Senyora de sa posada, portant la per lo braç Humilidat e Pobrea; e sancta Vergonya anava primera per mostrali los camins apartats, perque sa senyoria no fos vista per les gents...»

⁵⁶ Escorial, Ms.   .III.3, f   195: «...E como esta santa muger (...) una noche quedo sola en el coro de la yglesia orando al señor...»; f   196v: «El día de la agenscion del señor, despues de dicho el oficio de los matines e ido el convento a reposar, esta sierba de Dios se quedo sola en la iglesia como sienpre lo solia hazer...»; f   198: «...en el día del vencimiento de la Cruz, acabados de dezir los matines, ya que ronpia el alaba segun que ella me dixo, quedose sola esta santa virgen en la iglesia...»; f   203-203v: «...estando echada en su cama con muy gran dolor maiormente del costado, me dixo como sintio / como alqaban el cuerpo del señor en el altar por el son de las campanillas, y hizo fuerza a la flaqueza, y levantose de la cama, y hincó las rodillas a una ymagen de un cru  fijo que tenia alli pintado en un papel, horando con gran fervor de coraçon...»; f   210v: «...levantose mui alegre de la cama y fuese para el coro a do se avia de hazer el oficio...».

⁵⁷ Reinaldo AYERBE-CHAUX, *Las memorias de doña Leonor López de Córdoba*, ob.cit., 21-22: «...y un día viniendo con mi señora tía de misa de Sant Hipolito (...) e de antes de estos yo havia ido treinta días a maytines ante Santa Maria el Amortecida que es en la orden de San Pablo de Cordoba, con aguas y con vientos, descalza, e rezabale 63 vezes esta oracion que se sigue con 66 Aves Marias

parlèrent de la jeune Inés qui prétendait, en mars 1449, avoir bénéficié d'une apparition de la Vierge alors qu'elle gardait les porcs non loin de Cubas, insistèrent sur le fait qu'on la voyait fréquemment à l'église agenouillée devant l'autel de la Vierge, et qu'elle avait une dévotion spéciale envers l'eucharistie⁵⁸. Les hagiographes de María de Toledo dite *la Pobre*, née en 1437 au sein d'une famille noble, soulignèrent la dévotion dont elle faisait preuve dans son enfance et sa prédilection pour les vies de saints, la messe et la prière; devenue veuve et tertiaire franciscaine, María allait pieds nus, la nuit, suivre matines et s'adonnait ensuite longuement à la prière dans l'église. Elle vécut même un an comme recluse dans une église de Tolède et se distingua par la suite par le jeûne presque absolu qu'elle gardait les jours où elle communiait⁵⁹. María de Santo Domingo composa l'une de ses «prières» un jour de Pâques après la communion, et prophétisa une autre fois, également après la communion, le jour de l'invention de la croix⁶⁰.

L'église est le lieu unique où participer collectivement à l'eucharistie et, à cette occasion-là, méditer sur la passion du Christ. Elle est aussi, pour les religieuses l'endroit où se retrouver à heures fixes pour les divers offices de la journée. Selon Hernando de Talavera, la meilleure façon pour les cisterciennes d'Avila de manifester leur amour envers le Seigneur était de respecter scrupuleusement «toutes les cérémonies et observances de la sainte religion, l'office divin, les heures canoniques et les autres prières en paroles et en pensée, les leçons, admonestations et saintes méditations, qui sont de saintes pensées, en tout temps et lieu, les veilles, les silences, les jeûnes, les disciplines (...) les offices et services du monastère, la clôture et secrète demeure du cloître, la sainte communauté, dans le choeur, le dortoir, le réfectoire, le vestiaire»⁶¹. Contrairement à Francisco de Cisneros qui protégea les mystiques et les visionnaires, Hernando de Talavera paraît s'être méfié de la dévotion personnelle dans le cas des religieuses «car le Seigneur apprécie beaucoup la

en reverencia de los 66 años que ella vivio con amargura en este mundo, por que ella me diese casa...»

⁵⁸ Gaspar CALVO MORALEJO, *Santa María de la Cruz» Apariciones marianas en el siglo XV y nueva advocación de la Virgen*, *ob.cit.*, 5-21; William A. Jr. CHRISTIAN, *Apparitions in Late Medieval and Renaissance Spain*, Princeton, 1981, 57-87.

⁵⁹ Ángela MUÑOZ FERNÁNDEZ, *Beatas y santas neocastellanas: Ambivalencias de la religión y políticas correctoras del poder (siglos XIV-XVII)*, 108-117.

⁶⁰ Sor María de SANTO DOMINGO, *Libro de la oración*, *ob.cit.*

⁶¹ Olegario GONZÁLEZ HERNÁNDEZ, *Fray Hernando de Talavera. Un aspecto nuevo de su personalidad*, *ob.cit.*, 152: «Sabed lo segundo que, para mejor y más complidamente amar a nuestro Señor (...) son ordenadas todas las cerimonias y observancias de la santa religion, el oficio divino, horas canónicas y otras oraciones vocales y mentales, las leccionnes, amonestaciones y santas meditaciones, que son santos pensamientos, en todos tiempos y lugares, las vigiliass, los silencios, los ayunos, las disciplinas (...) los oficios y servicios del monasterio, la clausura y secreta morada del claustro, la santa comunidad en coro, en dormitorio, en refectorio, en vestuario...».

communauté et tout ce qui se fait conventuellement, et là où quelques uns sont réunis en son nom et à son service, il se trouve au milieu d'eux, ainsi qu'il l'a promis dans son saint évangile»⁶². Sauf pour María *la Pobre* et María de Ajofrín, l'église n'est pas le lieu de la prière solitaire.

Le fait de se rendre à l'église est, pour les confesseurs et les moralistes, l'une des rares occasions où il est licite que la femme s'absente de chez elle. Hernando de Talavera conseilla à la comtesse de Benavente d'écouter la messe et le sermon, les dimanches et fêtes d'obligation, «dans quelque dévôt monastère»⁶³. Dans *La perfecta casada*, fray Luis de León dira encore aux femmes qu'elles n'ont aucune raison de sortir de chez elles, si ce n'est pour visiter un malade, aller à la messe ou entendre la parole de Dieu:

«Ninguna causa tenéis para salir de casa, que no sea grave y severa, que no pida estrechez y encogimiento; porque, o es visita de algún fiel enfermo, o es ver la misa, o el oír la palabra de Dios. Cada cosa de éstas es negocio santo y grave, y negocio para el que no es menester vestido y aderezo, ni extraordinario, ni polido, ni disoluto»⁶⁴.

L'église, où l'office divin commémore la passion du Christ, permet donc une identification immédiate, plus qu'avec le Christ⁶⁵, avec la Vierge Marie souffrant comme spectatrice le supplice de son fils et s'y associant par compassion. Elle est donc l'un des lieux privilégiés de la spiritualité féminine hispanique⁶⁶. La présence du crucifix et de nombreuses «images» renforce encore cette possibilité d'identification avec la mère du Christ, ainsi qu'avec la seconde femme que les livres de dévotion présentent comme modèle, Marie-Madeleine.

⁶² *Ibidem*, 155: «... y habed por cierto que es más acepta a Nuestro Señor cualquier oración que se hace allí conventualmente que la que se hace de fuera de aquel tiempo y de aquel lugar apartadamente. Ca mucho place a Nuestro Señor la comunidad y todo lo que se hace conventualmente, y adonde están algunos ayuntados en su nombre y a su servicio él está en medio de ellos, que así lo prometió en su santo evangelio...».

⁶³ Escorial, Ms. b.IV.26, f° 26-27: «... mas en los domingos y fiestas de guardar otra manera se deve en algo tener, como vuestra noble discrecion puede bien entender; especial mente se devría esforçar vuestra noble devocion a oyr missa mayor y sermon en algund devoto monasterio en los tales días, y aun sería sancta cosa que fuessedes a biesperas...».

⁶⁴ Fr. Luis de LEÓN, *La perfecta casada*, Barcelona, 1990, 82 (chap. XII).

⁶⁵ Caroline Walker BYNUM, *Holy Feast and Holy Fast. The Religious Significance of Food to Medieval Women*, Berkeley, 1987, 269-270, se range du côté des historiens qui pensent que la dévotion au Christ était primordiale chez les femmes, alors que les hommes auraient penché plus pour la Vierge.

⁶⁶ Ronald E. SURTZ, *Writing Wokmen in Late Medieval and Early Modern Spain. The Mothers of Saint Teresa of Avila*, 52-53, considère à partir de l'ouvrage de Constanza de Castille, les *Heures des clous*, que la dévotion à Marie l'emportait ici sur celle manifestée envers le Christ. L'exemple du *Vita Christi* d'Isabel de Villena ou le rétable commandé par Gracia Pérez d'Escatrón en 1419 renforcent encore, dans le cas de l'Espagne, cette opinion contraire à celle de Caroline Bynum.

Dans la *Vita Christi* d'Isabel de Villena, Marie-Madeleine est présentée sous les traits d'une grande dame de la bonne société – valencienne –, riche et libre, qui se convertit le jour où elle rencontre le Christ et lui offre sa demeure. Celle-ci devient, dans la suite du récit, la résidence de Jésus lorsqu'il est à Jérusalem. La Madeleine, qui au moment de sa conversion avait baisé les pieds du Seigneur, puis les avait lavés de ses larmes et parfumés avec l'essence la plus chère qu'elle possédait, est présentée à de nombreuses reprises comme «embrassant» les pieds du Christ, les touchant, s'asseyant à côté de ceux-ci pour écouter le Sauveur. Madeleine devient alors aussi présente dans le récit que la Vierge Marie, elle est celle qui, par sa contrition, «a parcouru un si grand chemin qu'elle est parvenue au sommet de la perfection de l'amour», celle que le Christ «favorisait en toutes choses»⁶⁷. Constanza de Castille s'adressait au Christ en lui demandant de ne pas oublier ou haïr «ce ver de matière vile qui s'offre et se rend comme captive, et se lance à tes pieds comme la Madeleine en implorant ton pardon et ta miséricorde»⁶⁸. Au cours du transport qu'elle connut le jour de Pâques dans le monastère de Santa Cruz de la Magdalena, María de Santo Domingo exprima une série de considérations sur la croix, sur la Vierge et surtout sur la Madeleine qu'elle dépeint au pied de la croix, embrassant celle-ci, et à qui elle s'adresse comme à une soeur en lui conseillant de se réjouir d'avoir vu le Seigneur ressuscité⁶⁹.

Car si la Vierge est avant tout la mère du Christ, celle qui l'a mis au monde et qui souffre avec lui lors de sa passion, la Marie-Madeleine des mystiques et des dévotes en Espagne n'est pas une image de la femme perdue ou de la prostituée rachetée. Elle joue, aux côtés du Christ, le rôle d'une épouse aimante, qui l'accueille dans sa maison, lave ses pieds, l'accompagne et le soutient, pour qui Lazare est ressuscité et qui, le moment venu, rend visite à sa mère, la Vierge. Marie et Marie-Madeleine remplissent ainsi les deux rôles

⁶⁷ Sor Isabel de VILLENA, *Llibre anomenat Vita Christi*, t.II, 100: «... E besant aquells peus divinals moltes vegades, lavant los ab molta abundancia de lagrimes, e ab los seus cabells, qui eren de singulat bellea, torcava e exugava aquells ab molta reverencia...»; 107: «Aquesta dona (...) en aquest poch temps que es stada als meus peus ab fervor de contricio, ha corregut tan gran cami que es pervenguda a la sumitat de perfecio de amor, la qual en breu temps ha complit tota la ley e manaments, e perço entre la gran multitut dels ciutadans de la gloria eternal sera loada e magnificada...»; 157: «... E lo Senyor, qui en totes coses favorejaba a Magdalena...».

⁶⁸ B.N. Madrid, Ms. 7495, f° 21: «...E non olvides nin aborescas este gusano de vil materia que se ofrece e rinde por cativa e se lança delante tus pies commo la magdalena pidiendote perdon e merced...».

⁶⁹ Sor María de SANTO DOMINGO, *Libro de la oración*, *ob.cit.*: «¡O hermana! Y tú ¿por qué te entristeces entre ellos, pues están todos alegres? ¿Entristécete porque no te creyeron? Mira pues que aunque lo vieron, no han de quedar con aquel crédito ellos. Tú te gozas de tu consolación con su vista (no te acordando del testimonio que es menester de cómo fue levantado) y ellos alégranse con El y con el amor que le tienen...». Cf. Ronald E. SURTZ, *Writing Wokmen in Late Medieval and Early Modern Spain. The Mothers of Saint Teresa of Avila*, 85-103.

auxquelles les femmes pouvaient s'identifier face au Christ, ceux de sa mère et de son épouse.

Que ce soit en s'identifiant à la Vierge Marie et à ses souffrances pendant la passion du Christ, ou à la bien-aimée Marie-Madeleine, ou encore à la femme adultère qui fut pardonnée – événement qui permet à Isabel de Villena de mettre dans la bouche du Christ l'affirmation de sa bienveillance envers les femmes «car elles sont aimables et sages»⁷⁰ –, les femmes trouvent donc à l'église pendant les offices l'occasion d'exercer leur spiritualité. Le récit de la vie de María de Ajofrín en offre un témoignage éclatant.

Mais les prédicateurs et les directeurs de conscience se méfient car, pour entendre la messe ou la voir, les femmes reçoivent l'autorisation de sortir de leur confinement. Pour Vincent Ferrer, l'église offrait à trop de paroissiennes la possibilité de s'adonner à la *spiritualis indevotio* «qui est quand la personne n'a aucune dévotion spirituelle envers les choses qui sont de Dieu». Il s'agit pour lui de ceux qui n'entendent pas la messe jusqu'au bout, qui arrivent au milieu de l'office et sortent rapidement pour raconter «des bêtises et des saletés et bien d'autres vanités», les femmes notamment qui ne vont à l'église que pour parler entre elles, murmurer et médire⁷¹. Quelques années plus tard, l'archiprêtre de Talavera fustigeait également les femmes qui ne demandaient à aller dans les églises et les monastères que pour être vues et admirées⁷².

⁷⁰ Sor Isabel de VILLENA, *Llibre anomenat Vita Christi*, t.II, 142: «... dixli: «*Nec ego te condemnabo*». Volent dir: «Ja sabs yo quant so favorable a les dones, perque se que son amables e molt coneixents...».

⁷¹ Pedro M. CÁTEDRA, *Sermón, sociedad y literatura en la Edad Media. San Vicente Ferrer en Castilla (1411-1412)*, 289: «La segunda manera de mala vida es *spiritualis indevotio*. Esto es quando la persona non ha devoción spiritual en ninguna cosa que sea de Dios. Ca muchos sson que nunca o en misa conplida, ca vienen a la meytat e sálense ante que acaben fuera de la yglesia a fablar follfás e suziedades e otras muchas vanidades. E vosotros, mis fijas, perdonadme si digo la verdat, que quando venides a la igleia allí fabaldes en uno, deziendo (...) E allí en la igleia fablades estas cosas e otras peores. E aun, lo que es peor, allí murmurades e detraedes unas de otras con enbidia, diziendo...».

⁷² Alfonso MARTÍNEZ DE TOLEDO, *Arcipreste de Talavera o Corbacho*, éd. par Joaquín González Muela, Madrid, 1970, 159-160: «...Dize la fija a la madre, la mujer al marido, e hermana a su hermano, la prima a su primo, la amiga a su amigo: « ¡Ay, cómo está enojada! Duéleme la cebeza; syéntome de todo el cuerpo; el estómago tengo destenprado estando entre estas paredes. Quiero yr a los perdones; quiero yr a Sant Francisco; quiero yr a misa a Santo Domingo; representación fazen de la Pasyón al Carmen; vamos a ver el monesterio de Sant Agustín. ¡O, qué fermoso monesterio! Pues, pasemos por la Trinidad a ver el caso de Sant Blas. Vamos a Santa María; veamos cómo sepasean aquellos gordos abades – ¡landre, pescueços que tyenen gordos, ricos e bien vestidos! Vamos a Santa María de la Merced; oyremos el sermón». Todos estos caminos e otros semejantes, segund sus tierras, mueven a fin de ser vistas e miradas...».

Le monde extérieur n'est en effet pas le lieu de la dévotion et de la vie spirituelle. Aucune des femmes, réelles ou modéliques, qui apparaissent dans les textes du XV^e siècle hispanique ne ressemble au portrait que laissa de Madame de Sérifontaine le noble Pero Niño qui la connut en Normandie:

«Lebantábase la señora de mañana, con sus damiselas, e ybanse a un bosque que hera çerca dende, e cada una un libro de oras e sus quantas. E sentávanse apartadas, e rezaban sus oras, que non fablavan mote mientras que rezaban. E despues, cogiendo floretas e violetas, ansi se benian al palazio e yban a su capilla e oyan misa rezada»⁷³.

Le bois ou les espaces ouverts ne sont en aucun cas des lieux de spiritualité. Rares, très rares sont même les visions qui incluent des espaces ouverts ou des jardins. María de Ajofrín rêva plusieurs fois qu'elle était transportée dans des églises ou des cloîtres, c'est-à-dire toujours dans des endroits fermés, clos, et jusqu'au coeur de ceux-ci, à l'autel⁷⁴.

Le monde extérieur est un lieu dangereux pour la vie spirituelle des femmes, ainsi qu'en fit l'expérience la sainte Inés du récit d'Alvaro de Luna, qui fut remarquée par le fils du gouverneur de la province un jour où «elle revenait de l'école à sa maison»; son refus d'accepter la proposition de mariage du jeune homme lui valut le martyre⁷⁵. Le pèlerinage même n'apparaît que rarement dans les récits exemplaires, et celle qui s'y adonne par désir de visiter les lieux saints où vécut le Christ, s'enferme dès son arrivée dans «une petite chambre» qu'elle ne quitte que pour entrer dans le saint Sépulcre, entrer dans la grotte de Bethléem, avant de s'enfermer finalement dans le couvent qu'elle fonde pour vivre dans l'austérité la plus extrême⁷⁶. L'«île» de l'exil de Teresa de Cartagena est, elle le dit elle-même, vide d'habitants, stérile, sèche et sans eau; elle pourra cependant être peuplée de «bosquets de bons conseils et de consolations

⁷³ Gutierre DIEZ DE GAMES, *El Victorial. Crónica de don Pero Niño, conde de Buelna*, éd. par Juan de Mata Carriazo, Madrid, 1940, 220.

⁷⁴ Escorial, Ms. ç.III.3, f^o 196v-197: «...El día de la açension del señor, despues de dicho el ofiçio de los maitines e ido el convento a reposar, esta sierba de Dios se quedo sola en la iglesia como sienpre lo solia hazer. E como se llegase cerca del altar maior, codiciando de hartarse de la migaxas que caian de la mesa de los angeles (...) estando rezando fue robada en spiritu e fue llevada en un campo mui espaçioso, hermoso y deleitable (...) Y vido un gran claustro de mui altas paredes, fecho de piedras mui labradas y polidas, y era de tan gran altura quanto los ojos humanos podian mirar (...) vio que tenia çinco puertas de bidrio de colores moradas (...) Y estaba en medio del campo una casa mui hermosa ansi como hecha materialmente, mui blanca (...) al qual lugar todas las procesiones fueron mui hordenadamente y entraron dentro. Y mirando al altar, todos se inclinaron (...) Y en el altar estava nuestra señora la virgen Maria en querpo y en anima, tiniendo en sus manos el su santo hijo vibo ansi como lo pario...».

⁷⁵ Alvaro de LUNA, *Libro de las virtuosas e claras mujeres*, 288.

⁷⁶ *Ibidem*, 294-298 (vie de Paula).

spirituelles», qui seront comme un cloître et à l'ombre desquels elle pourra se reposer en lisant pendant que son esprit recevra l'air de la santé⁷⁷.

La spiritualité féminine se fonde donc sur l'intérieur, le monde clos de la maison, de l'église ou du cloître. Elle a besoin de la protection des murs pour pouvoir se développer pleinement, à l'abri du monde et du bruit. Elle n'est pas tournée vers la louange de Dieu dans la nature créée par lui, mais vers la méditation sur la vie de la Vierge, de Marie-Madeleine, de Judith et d'Esther. Elle transcende l'espace construit et fermé, qui la protège, pour établir le contact «social» avec le Christ ou la Vierge, personnages avec lesquels dialoguer, à qui demander faveurs et bienfaits, sur lesquels méditer. Mais, au-delà du contact social, elle vise à la fusion avec la divinité⁷⁸. L'intériorité est, comme le glosait Alfonso de Madrigal, à propos de Marie, à la fois un vase fermé et un vase ouvert.

Au sein de ces pratiques et du choix du lieu clos comme espace privilégié de la spiritualité, il est remarquable de constater l'absence d'intermédiaires masculins. Les femmes prient directement le Christ et dialoguent avec la Vierge, en dehors de la présence d'un confesseur ou d'un directeur de conscience. Même lorsqu'elles se rendent à l'église pour y entendre la messe, le rôle ou la présence de l'officiant ne sont jamais mentionnés.

De fait, et les réflexions de Teresa de Cartagena qui identifiait la demeure matérielle avec celle de l'âme le confirment, le discours des femmes sur la spiritualité tend à faire de celle-ci un monopole féminin. Si les hommes sont faits pour «conserver et garder les choses du dehors», la vie intérieure, c'est-à-dire la contemplation des oeuvres de Dieu, le dialogue perpétuel avec le divin, la possibilité de ne faire qu'une chair avec le Christ – soit en lui donnant naissance, comme la Vierge, soit en fusionnant avec lui, comme Marie – Madeleine –, ne peut appartenir qu'aux femmes. Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, Thérèse d'Avila, qui préconisait la prière, la contemplation et la retraite dans des cellules particulières, rappellera que Pierre d'Alcántara «disait qu'elles trouvaient beaucoup plus de profits sur cette voie que les hommes et

⁷⁷ Teresa de CARTAGENA, *Arboleda de los enfermos y Admiración Operum Dei*, 37-38: «...vi esta ynsula ya dicha ser buena e saludable morada para mí. E aunque poblar de vezinos no se puede, porque pocos o ningunos hallarés que de su grado en ella quieran morar, ca es estérile de plazerer temporales e muy seca de glorias vanas, e la fuente de los honores humanos tiene muy lexos en verdat, pero puédesse poblar de arboledas de buenos consejos y espirituales consolaciones, de guisa que la soledat penosa de las conversaciones del siglo se convierta en compañía e familiaridat de buenas costumbres (...) conviene sean tales los consejos consoladores que syn dar bozes a mi sorda oreja me puedan poner en la claustra de sus graçiosos e santos consejos: para lo qual es neçesario de recorrer a los libros, los quales de arboledas saludables tienen en sy maravillosos enxertos (...) tales que sy por ellos guiarme quisyere poblaré mi soledat de arboleda graçiosa, so la sonda de la qual pueda descansar mi persona y reçiba mi espiritu ayre de salud...».

⁷⁸ André VAUCHEZ, *La spiritualité du Moyen Age occidental, VIII^e - XIII^e siècle*, Paris, 1994, 185-189.

qu'il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes à qui le Seigneur accorde ces grâces»⁷⁹. Si la pratique de la spiritualité requiert des lieux clos, et si la maison ou la cellule retirée sont le domaine des femmes, «spiritualité» et «féminine» deviennent alors des mots redondants.

Adeline Rucquoi
C.N.R.S., Paris

Abstract:

This study's purpose is to pay a tribute to some of the 15th century Spanish aristocratic women who became noted for their literary works -- D. Maria Pacheco (the countess of Benavente), the countess of Plasencia, Teresa de Cartagena --, and at the same time call to mind those same texts, as well as the works which they helped to promote. To these outstanding writers we must add the names of equally famous women members of monastic orders, such as Isabel de Villena, Maria de Santo Domingo, Maria de Ajofrin, etc. The importance of prayer and meditation as the basis for women spirituality is also analysed by the author, who concludes by supporting the idea that if the practice of spirituality requires secluded places, and if women were kept away from their homes or cells, then, «spirituality» and «femininity» become redundant words.

⁷⁹ Teófanos EGIDO, *Santa Teresa y su obra reformadora*, in *Santa Teresa y su época*, Cuadernos de Historia 16 110, Madrid, 1985,22.

